son lit placé près de la fenêtre, regardait tour à tour la campagne verte et fleurie et le ciel paré des pompes du soir ; une jeune fille tricotait auprès de lui.

« Eh bien ! Jacques, dit M. Morel, comment vous trouvez-vous ?

— Bien faible, monsieur, cependant on dit que je suis mieux.

— Avez-vous tout ce qu'il vous faut ?

— Les camarades ne me laissent manquer de rien : grâce à la caisse de secours fondée entre nous par vos conseils, les visites du médecin, les médicaments sont payés, et l'on me donne encore six francs par semaine. (1) Gertrude, que voilà, prend bien soin de moi. C'est une bonne fille, ajouta son père avec un peu d'attendrissement.

— Prenez courage, Jacques, dit Clémence, je vous enverrai du bouillon de poulet et un sirop.... Ne vous faite faute de rien.... ; il faut que vous guérissiez ! Vous viendrez me voir dimanche, Gertrude. Bonsoir !"

Jacques les remercia, et ils poursuivirent silencieusement leur route. Arrivés au perron de leur maison, où leurs enfants les attendaient, Clémence se retourna, elle regarda ces chaumières riantes et paisibles dont les blondes fumées estompaient l'azur du ciel ; elle prêta l'oreille aux chansons, aux conversations joyeuses qui montaient comme un doux murmure, et se tournant vers son mari, elle lui serra la main, en s'écriant :

« Mon Dieu ! je suis bien heureuse ! "

IV. Telles Semailles, telle Recolte.

Vingt ans s'étaient écoulés depuis le mariage des deux cousines ; leurs maris, tous deux au milieu de la vie, étaient à l'apogée de leur fortune : Valory possédait l'opulence et le respect involontaire qu'elle entraine à sa suite ; Morel avait acquis par ses travaux et sa prohité, une aisance large et féconde, et l'estime publique, honorant une vie de dévouement, l'avait cherché au fond de cette obcurité qu'il avait choisie. Il venait d'être nommé député, et il espérait porter à la tribune les lumières qu'il avait acquises dans l'exercice de la charité, lorsque la révolution de février 1848 éclata, soudaine foudroyante et pleine de sinistres prévisions. Dès les premières rumeurs de ces tempêtes populaires, Valory, cédant à une terreur égoïste, mauvaise conseillère, fit fermer ses ateliers, et abandonna ses ouvriers à toutes les tentations de l'oisiveté, des mauvais conseils et mauvais exemples. Léon, revenu chez lui, fit continuer les travaux, tout en modérant la production, et s'attacha à perfectionner les œuvres nouvelles qu'il avait entreprises. Chaque année avait apporté son tribut à ce travail regénérateur, auquel il s'était profondément voué. Non content des améliorations matérielles, et des progrès religieux et moreaux qu'il avait obtenus, il cherchait à diriger les heures de loisir elles-mêmes vers un but plus élevé. Il avait établi une société, dont les ouvriers étaient membres, qui les rassemblait aux jours de fête, tantôt dans une salle vaste et riante, tantôt dans un spacieux jardin. La lecture, la conversation, les jeux d'adresse ou de combinaison, occupaient les heures, et la soirée se terminait par une courte prière. (2) Là fut pour les ouvriers le remède contre les clubs et leurs doctrines dissolvantes. D'ailleurs, le moyen de prêcher la haine à ceux qui depuis longtemps se sentaient aimés ; l'envie à ceux qui ne manquaient de rien ; la paresse à ceux que le travail rendait heureux ? Les apôtres de l'erreur se trournèrent ailleurs, et là ils trouvèrent des cœurs assez pervertis par l'excès du vice, de la misère et de l'ignorance, pour être disposés à les entendre.

Un matin, de bonne heure, Léon entre chez sa femme, pâle et l'air agité.

« Je vais voir Valory, ma chère Clémence ; on dit que ses ouvriers sont mécontents... on parle même d'émeute... il faut que j'aille voir notre cousin, et lui offrir mes services.

— Mon ami, repondit Clémence avec calme, laisse-moi t'accompagner. Avec toi, je ne crains rien ; loin de toi, je craindrais sans cesse. Nous ramènerons Amélie ici, avec nous. "

Léon voulut faire quelques objections, mais sa femme insista, et comme il ne prévoyait pas de danger pressant, il céda. Tous deux montèrent en cabriolet, et se dérigèrent vers la fabrique de lainages, qui se trouvait à une lieue de la maison.

Une magnifique avenue de platanes conduisait de la route au château de Valory ; au moment de tourner bride de s'enfoncer sous ces ombrages, Léon se vit retenu par un vieux mendiant, qui, se plaçant à la tête du cheval, s'écria :

« Monsieur ! n'allez pas plus loin... il y a du grabuge là-bas... les ouvriers sont comme de vrais loups après le fabricant... Croyez-moi, retournez... "

Une clameur sauvage coupa la parole au vieillard ; des cris furieux s'élevaient du côte de la fabrique, et au même instant une fumée noire teignit le ciel.

Léon fit un geste d'adieu au mendiant, toucha son cheval du fouet, et tourna l'avenue.... mais le cheval s'arrêta épouvanté : la manufacture était en feu ; les flammes sortaient par les fenêtres comme des langues ardentes, et de longs tourbillons de fumée, diaprès d'étincelles, s'élevaient au-dessus des arbres.

« Allez au presbytère ! vous les trouverez là ! " s'écria le mendiant qui les avait rejoints.

Clémence lui donna une pièce de monnaie ; et son mari, suivant le conseil, quitta l'avenue et se dirigea vers l'humble maison du curé.

Laissant, à quelque distance, le cabriolet abandonné aux soins d'un enfant, ils frappèrent à la porte du presbytère, et toujours poursuivis par les rugissements d'une multitude en fureur, ils suivaient dans le ciel, pleins d'angoisse, le reflet des flammes qui dévoraient la fabrique de leurs amis. La servante du curé vint leur ouvrir, les reconnut, et les introduisit dans une petite salle, en disant :

« Ils sont là ! "

Clémence et Léon entrèrent... Valory, défait, consterné, s'avança au devant d'eux. Amélie était à demi couchée sur un fauteuil, pâle, immobile, et agitée d'un tressaillement soudain, chaque fois que les cris féroces des ouvriers s'élevaient plus violents, chaque fois que des débris enflammés, arrachés par le vent, venaient pleuvoir dans le jardin du presbytère. La veille, elle avait donné à des étrangers un dîner splendide dont les rumeurs avaient attiré sous les fenêtres la populace du village, et, surpris au milieu de la nuit par le rassemblement devenu émeute, elle n'avait pas eu le temps de quitter sa toilette. Sa robe de soie, ses dentelles, ses bras nus chargés de bracelets étaient à demi cachés sous le châle grossier, qu'elle avait emprunté d'une servante en s'enfuyant. Son mari avait également revêtu sur son habit noir un sarrau de toile taché d'huile, qu'il avait ramassé dans un coin de sa manufacture ; tous deux avaient fui, traqués par une multitude irritée et farouche, et ils étaient venus trouver un asile chez le saint prêtre.

« Quel jour ! quel malheur ! s'écria Valory... Entendez-vous ces bêtes brutes qui détruisent ce qui les faisait vivre ? Je porterai ailleurs ma fabrique.

— Consolez-vous, mon cher Franz, répondit Léon, ceci est une grande perte, mais pour vous ce n'est pas la ruine ; vous êtes sains et saufs, voilà l'essentiel... "

La colère de Valory s'augmentait, mais elle prenait une autre direction :

(1) Ces associations existent dans beaucoup de villes manufacturières. Au moyen d'une faible cotisation hebdomadaire, les ouvriers jouissent de tous ces avantages.

(2) La ville de Lille possède une société, semblable à celle qu'on vient de décrire, et dont les ouvriers et les patrons font également partie. Elle a produit jusqu'ici, sous le rapport moral, les résultats les plus heureux.